Yves NICOLAS

Je suis né le 31 janvier 1936 à Bouchanières. Mon père, Félicien Nicolas, né en 1901, était originaire de Sauze et ma mère, Baptistine Ravel, née en 1906, des Hivernasses. Nous étions cinq enfants, tous nés à Bouchanières. Pour ses accouchements, ma mère était assistée de sa propre mère. Dans les montagnes, on n'appelait pas souvent le docteur qui devait monter de Guillaumes. Il était arrivé à mon père, dans les années trente, de conduire le docteur Agnely à dos de mule jusqu'à Barels.
Mon père était agriculteur. Je n'étais pas prédestiné à lui succéder puisque je suis parti à Nice vers mes seize ans pour apprendre le métier de charcutier. Mais suite à de sérieux problèmes de santé je décidais de rentrer à Bouchanières et de laisser tomber ce projet.

La vie à Bouchanières

Dans mon enfance, une trentaine de familles étaient installées à Bouchanières. Presque toutes vivaient de l'agriculture. Chaque famille possédait quelques vaches et revendait le lait à la coopérative de Guillaumes. Elle cultivait du blé pour faire son pain, quelques légumes, élevait un cochon, ce qui lui permettait de manger sans rien acheter. Les bidons de lait étaient acheminés par un câble jusqu'à la Ribière où une charrette les récupérait pour les transporter jusqu'à Guillaumes. Ce câble, au début, n'était pas motorisé, c'était le poids des bidons qui l'actionnait. Parfois, quand il y avait trop peu de lait, il fallait accrocher des sacs de sable pour l'alourdir et

provoquer la descente. Vers 1930, un moteur a été rajouté pour faciliter le transport. Tous les jours ou tous les deux jours selon les quantités de lait et la saison, il fallait apporter ses bidons, dès le lever du soleil. Il y avait parfois jusqu'à deux voyages de lait c'est-à-dire trois cents litres. Parfois le câble déraillait et ce n'était pas une mince affaire que de le remettre dans son sabot. Il a cessé de fonctionner en 1965. Il avait été imaginé par M. Long, qui fut à l'origine de la création de la coopérative laitière de Guillaumes.
La route de Bouchanières fut terminée en 1935. Elle était déneigée l'hiver par un chasse-neige muletier .En 1946, elle avait même été déneigée en partie à la pelle pour permettre aux habitants l'accès à la foire de février à Guillaumes.
Jusqu'en 1956-57, une classe unique accueillait une trentaine d'enfants, M. Camus était l'instituteur. Nous la fréquentions irrégulièrement en fonction des travaux des champs. L'hiver, il fallait parfois affronter cinquante centimètres de neige ou plus pour se rendre à pied des Hivernasses jusqu'à l'école.
De même, au hameau de Barels il y a eu une école jusqu'en 1940. A une époque, il n'y avait qu'un curé pour les deux hameaux. Comme il résidait à Barels, quand les gens de Bouchanières avaient besoin de lui, ils déployaient un drap qu'il apercevait d'en haut. Il savait alors qu'il devait descendre.
Nous avons eu l'électricité assez tôt à Bouchanières grâce à une usine électrique privée de Saint-Martin d'Entraunes. La ligne électrique, installée dans les années vingt, montait de la Ribière. Mais l'électricité

manquait souvent quand il y avait trop de neige ou du mauvais temps. Nous avions l'eau grâce à deux canaux alimentés par une source. Très jeunes, nous commencions à aider nos parents aux travaux des champs. Parfois vers treize ou quatorze ans les enfants étaient placés chez d'autres paysans pour travailler. Les familles accueillaient aussi des enfants de l'assistance publique chez eux car cela leur procurait un revenu fixe non négligeable. Beaucoup d'enfants de l'assistance publique sont ainsi venus ici dans les montagnes, parfois certaines familles finissaient par les adopter.

Le métier d'agriculteur de montagne

J'ai cultivé de l'orge, de l'avoine, de la luzerne, j'ai eu jusqu'à dix vaches, une mule, un taureau. Il fallait beaucoup de foin pour les animaux, une mule consommait par exemple 3,5 tonnes de foin par an. Les bouchers de Guillaumes, Messieurs Brun et David venaient sur place nous acheter les veaux.
Une journée de travail débutait à cinq heures du matin avec la traite des vaches, ce qui durait facilement une heure lorsque nous étions deux à traire, puis à 6h30 il fallait être rendu au câble pour faire descendre les bidons de lait. Ensuite, il était temps d'emmener les vaches au pâturage et de faucher. Il fallait aussi laver les bidons qui resserviraient les jours suivants. L'après-midi on râtelait le foin fauché le matin, on enlevait le fumier de l'étable, on engrangeait le foin

pour les animaux, on coupait du bois et on s'occupait des autres animaux comme les chèvres. Puis c'était l'heure de rentrer les vaches à l'étable pour la traite du soir. Je travaillais jusqu'à la nuit. Jusqu'en 1955, la fauche se faisait à la main. En 1956 nous avons acquis la première moto faucheuse puis une batteuse, une emballeuse. Toutes ces machines facilitaient énormément le travail et nous faisaient gagner du temps. Du coup, on avait tendance à prendre des animaux en plus et notre quantité de travail ne diminuait pas pour autant ! Le blé était également cultivé. La moisson durait trois semaines. Tout le monde faisait son pain. Chaque hameau possédait son four à pain et tous les vingt jours, chacun à tour de rôle l'allumait pour la cuisson. Car celui qui allumait le four utilisait plus de bois que ceux qui lui succédaient puisque le four était chaud. Le four fonctionnait pendant trois ou quatre jours.

Nous donnions de la luzerne fraiche aux vaches pour améliorer la qualité du lait. Au printemps, lorsque les vaches broutaient l'herbe nouvelle à l'époque des fleurs des champs c'était là qu'il était le plus riche en matière grasse. On leur donnait aussi du tourteau, du son et de la farine pour compléter leur alimentation. Nous faisions du fromage de vache que nous vendions chez nous. Comme les gens le savaient ils venaient facilement nous en acheter.

Petit à petit les contrôles vétérinaires sont devenus très stricts, le lait était parfois renvoyé car jugé non conforme. Beaucoup ont abandonné le métier dans les années soixante-dix. Tout est devenu plus compliqué,

les bouchers ne pouvaient plus abattre eux-mêmes les animaux donc nous ne pouvions plus les leur vendre directement. Nos charges augmentaient et nos revenus diminuaient. Il devenait difficile pour de petits agriculteurs de vivre de notre activité. Je me suis séparé des mes dernières vaches en 2006.